

Souvenirs de guerre : l'état d'âme du soldat blessé

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **19 (1911)**

Heft 9

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Note de la Rédaction. — Comme l'a rapporté le compte rendu de l'assemblée des délégués de Fribourg, une proposition a été émise à la suite de la lecture de ce rapport; celle d'étudier l'opportunité d'une *collecte d'église*.

Nous pensons que d'autres idées pourraient être préconisées, et les colonnes de notre journal restent ouvertes aux propositions que nos lecteurs voudront bien nous adresser.

* * *

Nous trouvons à ce sujet, dans le numéro du 1^{er} août de la *Rote Kreuz* les lignes suivantes, d'un correspondant occasionnel:

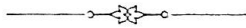
« L'idée préconisée par M. le Dr de Marval, de faire exécuter par des artistes suisses une carte de la Croix-Rouge, nous paraît très heureuse. Mais si le résultat financier doit être excellent, il faudrait que ces cartes ne fussent pas seulement du goût des artistes, mais bien aussi de celui du grand public. Elles devraient plaire à la population, ce qui n'implique point du tout qu'elles seraient moins jolies, moins artistiques.

La carte du 1^{er} août de l'an dernier n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde, aussi le bénéfice résultant de sa vente eût pu être bien supérieur. Les questions de goût, d'art, sont toujours délicates; il est difficile de contenter tout le monde et son père, dit le proverbe! Peut-être serait-il opportun, pour le choix des sujets, de consulter quelques laïques en la matière.

L'autre proposition, celle de faire à l'issue des cultes d'un certain dimanche de l'année, une collecte d'église en faveur de la Croix-Rouge, est bonne aussi. Cette collecte devrait avoir lieu tous les trois ou tous les cinq ans, mais il serait inopportun de la faire tomber sur le premier dimanche d'août, à cause des sports divers qui éloignent des cultes tant de fidèles, à ce moment de l'année, spécialement en cas de beau temps.

Le jour du Jeûne fédéral, fête nationale, nous paraîtrait plus favorable.

Nous prions la Direction de bien vouloir étudier ces questions d'après la maxime: Sondez tout et conservez ce qu'il y a de meilleur. Peut-être d'autres abonnés voudront-ils aussi émettre leur avis.»



Souvenirs de guerre — L'état d'âme du soldat blessé

Nous lisons dans le *Caducée* n° 14, 1911:

Notre camarade Bonnette vient de tracer dans la *Presse médicale* le portrait suivant du soldat blessé:

« Sur un champ de bataille, le soldat est un *nerveux*, secoué par la peur, par l'impérieux instinct de la conservation, qui le met aux prises avec son cerveau et sa moelle congestionnés, avec ses réflexes exaltés: aussi rien n'est plus variable que la douleur éprouvée par les blessés.

Les uns sont mornes, taciturnes, muets; les autres pleurent comme des enfants, ou poussent des cris lugubres qu'arrache à la chair vaincue une douleur surhumaine; d'autres, enfin, paraissent joyeux, exaltés, d'une hilarité malade qui les force à rire de leur état pitoyable.»

Cette description classique ne correspond pas à mes souvenirs de 1870, et il me sera sans doute permis d'exposer ce que j'ai vu à Frœschwiller, à Sedan, à St-

Laurent-des-Bois, à Coulmier, à la prise et à la retraite d'Orléans, à la bataille du Mans et à la retraite consécutive. C'est peut-être suffisant pour se faire une opinion personnelle.

Je n'ai jamais entendu un blessé crier.

Je n'ai jamais vu un blessé pleurer.

Je n'ai vu qu'une fois les blessés joyeux. C'était pendant les premières heures de la bataille de Frœschwiller. Nous ne recevions dans l'église, transformée en ambulance, que les blessés incapables de descendre sur Reischoffen; tous étaient gravement atteints, soit au tronc, soit à l'abdomen, soit aux membres inférieurs, et ils le savaient. Et ils disaient: « J'ai mon affaire; mais je m'en fous. Les Allemands sont battus ». Puis, au fur et à mesure que le succès abandonnait nos armes, les blessés en avaient la notion exacte et l'inutilité du sacrifice de leur existence les attristait plus que la pensée de la mort prochaine. Les tirailleurs marmotaient leurs prières à Allah, et la mort seule fermait leurs lèvres. Les zouaves demeuraient dans un silence et dans une immobilité farouches, malgré les obus qui pleuvaient sur l'église et l'incendiaient. Mais quand les Allemands pénétrèrent baïonnette au canon, tous ces mourants se redressèrent, galvanisés, dans un bel élan de patriotisme, et si notre vieux médecin-chef n'avait eu soin de faire déposer les fusils et les sabres sous le porche, nos blessés se seraient fait tuer les armes à la main.

Au début de la campagne de la Loire, à St-Laurent, à Patay, les blessés éprouvèrent la grande consolation que donne la victoire. Mais dans la suite, sous l'action déprimante de la défaite journalière, d'incessantes fatigues, de privations de toutes sortes, et de l'accumulation de douleurs de toute nature, toute l'armée en arriva à regarder la mort comme la déli-

vance de souffrances sans fin. Quand un camarade tombait, loin de le plaindre on disait: « Il est bien heureux. C'est fini pour lui ». Et cette pensée devait hanter l'esprit des blessés, car tous demeuraient résignés encore qu'au matin on les abandonnait à l'ennemi — et je puis dire, par expérience personnelle, que pareil abandon est particulièrement angoissant et cruel.

Des blessés « exaltés d'une hilarité malsaine qui les force à rire de leur état pitoyable » (description qui fait songer aux délires toxiques), je n'en ai point vus.

En revanche j'ai constaté de nombreux cas de stoïcisme et d'insensibilité, comme ceux cités par Bonnette à l'actif des vieux grognards.

A Frœschwiller, comme à Sedan, la plupart des opérations furent faites sans anesthésie. Ma première amputation de bras fut pratiquée à Sedan, sur un sous-officier d'infanterie de marine, qui fumait sa pipe pendant ce temps-là. Et certainement j'étais plus ému que lui. Et de combien de faits du même genre n'ai-je pas été témoin?

A Patay notre ambulance était installée dans l'église; nos quelques brancards, appuyés sur les stalles en bois, formaient des lits pour les plus gravement atteints; les autres blessés reposaient sur la paille étendue sur le sol. Nous recevions exclusivement des zouaves de Charette. Nous allions panser l'un d'eux placé sur un des brancards en question, et atteint — autant qu'il m'en souvient — d'une fracture de cuisse, quand il vit apporter et placer sur la paille un de ses officiers blessés à la poitrine. Immédiatement il réclama pour qu'on soignât de suite son officier et qu'on lui donnât le brancard! Et il fallut céder à ses prières.

En ce moment, la façon dont nos soldats supportent au Maroc la mort et les blessures, montre que la race a encore

du sang gaulois dans les veines, et les vieux grognards n'ont pas à rougir de leurs petit-fils. Et pour nous résumer, nous croyons que le psychisme du soldat

français blessé est surtout fonction de deux facteurs principaux: le courage personnel ancestral, et la mentalité de la troupe à laquelle il appartient.

La Croix-Rouge française et les inondations de 1910

La Société française de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française) vient de publier son rapport sur l'activité déployée à l'occasion des inondations de 1910. Ce rapport, excessivement complet, illustré d'une carte de Paris et de la banlieue, accompagné de nombreuses vues photographiques, est dû à la plume de M. de Valence, le distingué secrétaire général de la société.

Nous avons déjà parlé dans notre journal *) de l'intervention de la Croix-Rouge française lors des inondations de janvier-février 1910, alors que de Paris et de la province une immense clameur s'élevait, cri d'angoisse des populations inondées, appelant à l'aide.

Mobilisés le 24 janvier par une circulaire du président de la société, les comités organisaient dès le 25 les différents services. Nous ne pouvons que les résumer rapidement: c'était le *Service du Secrétariat* dont le personnel recevait les visiteurs, inscrivait les offres de services, portait les ordres dans toutes les directions; il constituait l'Etat-Major. Le *Service des renseignements*, confié aux estafettes qui, dès l'aube, parcouraient les secteurs, s'enquéraient des besoins et faisaient quotidiennement leurs rapports. Le *Service des transports*, chargé de ravitailler les 58 postes, au moyen de 30 automobiles, de 5 camions, de 6 fourgons

et de 2 omnibus. Le *Service des magasins* (alimentation, linge, vêtements, chaussures, mobilier, literie, etc.). Le *Service des dons et des secours*, qui inscrivait les demandes, faisait faire les enquêtes, et envoyait faire prendre les objets en nature au domicile des donateurs. Enfin le *Service de la caisse*, où l'on inscrivait les souscriptions et où l'on recevait l'argent.

Au centre de cette organisation, une direction unique, des instructions rédigées avec méthode, dictées avec précision, exécutées sans retard, tous les fils enfin de ce vaste réseau concentrés entre les mains de l'administrateur délégué de la société, le Vicomte de Nantois, tandis qu'à ses côtés la Comtesse d'Haussonville, installée au Secrétariat de la première minute de la journée à la dernière, groupait les infirmières, enrôlait les dames auxiliaires, répartissait les tâches et assurait les relèvees.

Au lendemain de la catastrophe, le besoin le plus urgent était de nourrir, habiller, loger les gens chassés de leur demeure par les eaux, souvent en hâte, la nuit: les uns portés à dos d'hommes, d'autres dans des bateaux, d'autres dans des prolonges d'artillerie. A ce triple besoin correspondaient les postes de secours. Ce fut la première phase de la campagne de la Croix-Rouge: celle qu'on pourrait appeler les *secours de la première heure*.

Tout poste de secours comportait un local: école communale, établissement cha-

*) *La Croix-Rouge suisse* n° 6, 1910, page 63.